

LA BROCHURE MENSUELLE

COLLECTION 1923-1924

1 « Aux Jeunes Gens ». — L'Ordre, par PIERRE KROPOTKINE...	0 20
2 La Loi et l'Autorité. — La Révolution sera-t-elle collectiviste? par KROPOTKINE.....	0 20
3 Une Conscience pendant la Guerre (l'affaire Gaston Bolland), par HAN RYNER.....	0 20
4 Qu'est-ce que la Propriété? selon P.-J. Proudhon, par BRILLON.....	0 20
5 Les Capitalismes en Guerre, 1903-1923. — De Briey à la Ruhr: Les causes profondes; les résultats, par BRILLON.....	0 20
6 L'Anarchie et l'Eglise, par ELISÉE RECLUS.....	0 10
61 A bas les Chefs! — L'Autorité et la Paresse, par J. DEJACQUES.....	0 10
7 Douze preuves de l'inexistence de Dieu, par SÉBASTIEN FAURE.....	0 20
8 Qu'est-ce que la Propriété? selon P.-J. Proudhon. — La Propriété fille du travail? par BRILLON.....	0 20
9 Tu seras Végétalien! par G. BUTAUD et S. ZAIKOWSKA.....	0 20
10 Le Droit d'ignorer l'Etat, par HERBERT SPENCER (traduit de l'anglais, par Manuel Devaldès).....	0 20
11a Petit Manuel d'Epictète (choix de maximes).....	0 15
11b Tu ne tueras point, par LÉON TOLSTOÏ.....	0 05
12a L'Amour et la Maternité, par la Doctoresse MADELINE PELLETIER.....	0 20
12b La Morale de la Guerre déduite par ses Professionnels, par ERMENONVILLE.....	0 05
13 Déclarations de GEORGES ETIÉVANT.....	0 20
14 L'Anarchie, par ELISÉE RECLUS. — Le Principe Anarchiste, par P. KROPOTKINE.....	0 20
15 Qu'est-ce que la Propriété? selon P.-J. PROUDHON. — La Propriété-Vol, par BRILLON.....	0 20
16 Pour ne pas voter. — Electeur, écoute, par SÉBASTIEN FAURE. — La Grève des électeurs, par OCTAVE MIRBAU. — L'Absurdité de la Politique, par P. JAVAL.....	0 20
17a L'Illusion Parlementaire, par C.-A. LAISANT, couverture de GRANDJOUAN.....	0 10
17b L'Élection du Maire de la Commune, farce électorale, par LÉONARD.....	0 10
17c Le Tréteau Electoral, farce politique et sociale, par LÉONARD.....	0 10
18 L'Objection de Conscience devant le Service Militaire, par MARCELINE HECQUET.....	0 20
19 Malthus et l'Anarchisme, par C.-L. JAMES (traduit de l'anglais, par MANUEL DEVALDÈS.....	0 20
20 Pour voir clair, par ERMENONVILLE.....	0 20
21 La Peste religieuse, par JEAN MOST.....	0 20
22 L'Art et le Peuple, par CHARLES HOTZ.....	0 20
23 Les Crimes de Dieu, par SÉBASTIEN FAURE.....	0 20
24 L'Âme existe-t-elle? par MADELINE PELLETIER.....	0 10
24b Les Trois Complices, par BERNÉ CHAUGHI.....	0 10
La Collection complète, franco.....	5

Imp. spéc. de la B. M.

Le Gérant: B. Perrier

Numéro 41

Mai 1926

LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Rédaction et Administration: BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3^e

Téléphone: Archives 65-24 — Compte Chèques Postaux Paris 239-07

L U X

L'INSTINCT
de CONSERVATION

Vive la Vie!

ÉDITIONS DU
Groupe de Propagande par la Brochure

En dépôt: LIBRAIRIE DES VULGARISATIONS

Sociales, Scientifiques, Littéraires

39, Rue de Bretagne — Paris-3^e

Groupe de Propagande par la Brochure

La propagande par la brochure est une des meilleures lorsqu'on peut la faire avec suite.

Nos devanciers s'y sont employés de leur mieux. A l'heure actuelle, il est plus que nécessaire d'entreprendre une large diffusion de nos idées. C'est dans cette conviction qu'un groupe de camarades s'est constitué et a décidé de faire paraître tous les mois une, deux, trois, quatre brochures ayant 8-16-24 ou 32 pages de texte, toutes du même format, sur beau papier, permettant aux camarades de pouvoir les relier ensemble et constituer pour eux une Bibliothèque Sociale à bon marché.

Le Groupe est certain de faire paraître : « La Brochure Mensuelle » pendant longtemps.

La difficulté était d'éditer à très bon marché, vu la cherté du papier, de l'impression, du brochage et frais d'expédition qui sont considérables.

Nous croyons avoir trouvé la solution et pouvons assurer à nos amis que nous céderons les brochures à un prix inférieur à leur prix de revient.

But du Groupe. — Comme le but du groupement est : la plus large diffusion de ces brochures, il s'agit de trouver des camarades partisans de notre méthode qui, s'abonnant à « La Brochure Mensuelle » pourront s'employer à la propagande en faisant circuler les brochures parmi ceux qu'ils connaissent, soit en les distribuant eux-mêmes, soit par la poste lorsqu'ils ne voudront pas faire savoir qu'ils s'intéressent à la propagande, soit en discutant avec des camarades : il est facile de leur glisser une brochure et de leur arracher deux sous. Les abonnés pourront ainsi récupérer le montant de leur souscription et augmenter leur propagande.

Camarades, aidez-nous, en souscrivant de nombreux abonnements à « La Brochure Mensuelle ».

Chaque abonné recevra mensuellement suivant les éditions :

Soit 5 Brochures de 24 ou 32 pages (1 titre)

• 10 — 16 pages (2 titres)

• 20 — 8 pages (2 titres)

Pour la France : 1 an, 6 francs 50; 6 mois, 3 francs 25.

Abonnement d'essai : un exemplaire chaque mois. Prix, 2 fr.

Tout ce qui concerne « La Brochure Mensuelle », « Nos Editions Sociales », « Le Service de Librairie », doit être adressé à cette adresse : BIDAULT, 39, rue de Bretagne, Paris (3^e).

Pour les envois de fonds, utilisez toujours le chèque postal : PARIS-23902, c'est le moins cher, le plus certain.

Un service gratuit est fait pendant 3 mois à toute personne qui fera la demande.

Renseignez-vous sur les avantages accordés aux abonnés.

L'Instinct de conservation

I

Sans tomber dans l'exagération finaliste, imaginant dans la nature un ordre préconçu, où, tout serait réglé en vue d'atteindre un but déterminé d'avance; nous pouvons au moins constater que la vie est régie par des lois qui semblent fixes, et dont la principale pousse tous les organismes vivants à persévérer dans leur existence, en recherchant ce qui peut la favoriser, en évitant ce qui peut lui nuire.

Tout ce qui vit tend à vivre, à se propager, à se perpétuer. C'est la loi supérieure et universelle qui domine tous les êtres. Elle s'applique aussi bien aux individus qu'aux espèces, sans exception. La répercussion s'étend même, mécaniquement, aux créations artificielles des hommes, telles que : religions, lois et institutions de toutes sortes qui tendent à se maintenir et s'agrandir, trop souvent aux dépens de leur propres créateurs.

Malgré des déviations fréquentes, on peut conclure que la logique de cette loi ne saurait faillir au point de permettre, tant pour les individus que pour les espèces, une antinomie de principe et de fait, les poussant, à la fois, contradictoirement, vers le désir d'être et de ne pas être. Ce serait un non-sens inexplicable dont la nature n'offre pas d'exemple.

L'auto-destruction ou suicide est une anomalie assez rare chez les hommes et inconnue chez les animaux. Dans la nature, l'instinct de conservation, en dépit de tous ses écarts, de toutes ses erreurs et de toutes ses fautes, reste, pour les individus comme pour les espèces, l'expression impérative et immuable de la grande loi souveraine de la vie.

La zoologie ne connaît pas d'espèce animale dont la tendance soit de se détruire elle-même, de se manger, comme le fait l'espèce humaine, par une lutte permanente et sauvage, dont le principe, quels que soient les prétextes qui le décorent, n'est que d'autophagie.

Il est certain qu'une espèce dont le principe vital serait de se nourrir de sa propre substance ne saurait se développer, ni durer. Aussi les temps sont proches où le génie inventif de l'humanité, lui donnera, par la science, une puissance destructive si formidable, qu'elle devra, sous peine d'extinction, renoncer à l'employer contre elle-même en renonçant à la guerre.

*

II

Sans doute l'autophagie est la loi générale de la Vie, puisque, dans son ensemble, elle se repait d'elle-même, par la transsubstantiation universelle résultant de l'antagonisme des espèces. Mais cette loi est neutralisée chez les individus, par l'instinct de conservation de leur espèce qui les porte à la respecter dans leurs semblables, qui la représentent. Normalement, il n'y a pas d'individus ni d'espèces autophages.

Il est donc évident que la guerre, en poussant à l'absorption ou à la destruction réciproque des différents groupes d'une même espèce, loin d'être l'expression exacte et naturelle de la lutte pour la vie, n'en est que la dépravation et la négation.

Ce n'est pas que les conflits individuels au sein d'une même espèce soient impossibles ni rares. Tant s'en faut. Mais, ils sont de peu d'importance par rapport à l'ensemble. Ils constituent des accidents fortuits, isolés, exceptionnels, n'engageant et n'affectant jamais sérieusement les intérêts de l'espèce.

Par contre, les conflits collectifs et internationaux, organisés et perpétrés sous le nom de guerre, par l'ambition des meneurs de peuples, ont toujours des conséquences désastreuses pour les individus comme pour l'espèce; parce que, indépendamment de la petitesse de leurs buts, si disproportionnés à l'immensité de leurs dommages, les principes artificiels dont ils s'inspirent sont la négation même de la vie.

L'observation des faits nous oblige de constater que l'humanité est la seule espèce animale qui, sous l'influence de ses chefs, pratique ce genre de conflit si contraire aux tendances de la lutte biologique, dont le principe est, essentiellement, de conservation. Il y a donc là une anomalie frappante qui vient fausser un principe constant en le retournant à l'inverse de son but, par une déviation antinaturelle dont nous devons retrouver les causes.

**

III

L'instinct de conservation devrait être plus vivace et plus puissant chez l'homme que chez les autres animaux, si la collaboration de l'intelligence et de la raison venait augmenter et confirmer l'importance de son rôle. Intellectuellement bien doué, l'homme pourrait et devrait, par la réflexion et le jugement, contrôler, corroborer et renforcer les instincts naturels qui président à sa défense. Par malheur, il n'en est rien. Loin de favoriser l'instinct de conservation, l'intelligence est souvent un obstacle à sa fonction. Par un orgueil ridi-

cule, elle tend à le ravalier au rang d'un sentiment inférieur et même honteux, indigne d'exercer son influence sur les actes de la vie. Les préjugés courants taxent de lâcheté l'individu qui met sa vie au-dessus des conceptions fictives de l'intellect, telles que : l'honneur, la gloire, la Patrie, le devoir et autres abstractions dont le sens toujours arbitraire et souvent fallacieux n'est jamais le même dans aucun pays ni dans aucun temps. L'amour de la vie est admis; la crainte des causes qui pourraient la détruire ne l'est pas. Cette crainte, qu'on affecte de considérer comme pusillanime, n'est pourtant que la conséquence logique de notre légitime attachement à la vie. Elle représente la manifestation instinctive d'une prudence raisonnable qui ne pourrait que gagner à être raisonnée.

Par contre, le mépris qu'il est de bon ton d'afficher pour la mort que, nonobstant, tout le monde redoute, quoi qu'on en dise, est regardé comme du courage. En réalité, ce mépris de la mort qui pourrait aussi bien se nommer le mépris de la vie, n'est, au fond, qu'une affectation hypocrite de bravoure, une fanfaronnade collective, une pose et une veule soumission aux préjugés communs de l'époque et du milieu.

Si l'on voulait analyser sincèrement l'héroïsme des hommes qui se laissent enrôler si passivement pour la guerre, on trouverait que le courage en est bien rarement le premier facteur. L'ignorance, la stupidité, la brutalité, la crédulité, la vanité, le cabotinage, le souci de l'opinion, la contrainte des lois, la peur du gendarme, l'inconscience du vrai danger et surtout l'impuissance morale de le comprendre et de se retourner contre lui, sont les principaux éléments dont se compose l'héroïsme des militaires modernes. Considéré en dehors des préjugés courants et des conventions mensongères, le courage des guerriers modernes, qui vont de force à la gloire, mérite peut-être un autre nom.

En opposition, la prétendue lâcheté de ceux qui osent résister et se refuser à la violence d'un courant général guerrier qui emporte tout, paraît renfermer une plus

grande somme d'énergie morale et de volonté consciente que la bravoure moutonnaire et forcée des héros par persuasion, qui se laissent mener, malgré eux, à la victoire et à la mort.

En tous cas, la résistance de l'individu aux impulsions autoritaires et grégaires de son milieu, est bien plus conforme au vrai courage naturel et à l'instinct de conservation qui portent tous les êtres vivants à défendre leur liberté, d'abord, pour mieux pouvoir aussi défendre leur vie. C'est le courage des animaux qui luttent simplement pour la liberté et l'existence et laissent à l'homme la ridicule satisfaction de se battre et mourir pour... l'honneur, et le profit des malins qui le mènent.

*

IV

L'étude de la combativité animale ne décèle rien de défavorable contre le courage vital d'aucune espèce. Toutes luttent bravement, avec les armes qu'elles tiennent de la nature et se défendent énergiquement dans la mesure de leurs forces et de leurs facultés.

Si les bêtes craignent toujours le danger, quel qu'il soit, elles ne sont jamais lâches pour cela. La peur est un sentiment naturel qui n'a rien d'avilissant. C'est un mouvement inhérent à tout être sensible, ayant conscience du danger qui le menace. C'est un avertissement de l'instinct, dont la vigilance s'émeut en face du péril. Le vrai courage consiste précisément, à tenir compte de cet avertissement, en appréciant le péril signalé, en le situant exactement où il est et en réagissant contre lui, pour le conjurer, par les moyens les mieux appropriés pour la conservation de la liberté et de la vie menacées.

Le lièvre poursuivi par une meute, met tout son courage et toute son énergie dans la fuite; seul moyen de

salut qui lui soit permis. Et, il échappe souvent ainsi, alors qu'en faisant face il serait infailliblement dévoré. Il en est de même pour tous les animaux faibles ou dépourvus de défense. Ils ne peuvent songer qu'à se dérober à la poursuite d'ennemis beaucoup plus forts qu'eux et mieux armés. A quoi servirait la résistance d'un bélier contre un lion ou d'un lièvre contre un loup? Mais, contre un ennemi d'égale force, le bélier et même le lièvre résistent et se défendent toujours.

Fidèles à l'instinct de conservation et d'indépendance, les animaux les plus faibles et les plus désarmés savent résister et se défendre contre toutes les tentatives d'emprise provenant de leurs semblables ; et, *l'animal le plus lâche ne se laissera jamais asservir par un autre animal de son espèce. Cette condition avilissante et honteuse, d'où découle tant de maux pour la seule espèce animale qui la subit, n'est pas le fait des bêtes. Elle est spéciale à l'homme.*

Les moutons, eux-mêmes, n'iraient pas à l'abattoir s'ils y étaient conduits par d'autres moutons comme eux, fussent-ils enragés. Les hommes y vont...

En dépit de son intelligence et de son soi-disant courage, il apparaît donc au regard des faits, que l'homme qui aliène volontairement ou non sa liberté, en acceptant ou subissant un maître ou un chef auquel il consent ou se résigne à obéir, se dégrade au-dessous de la brute la plus inférieure.

**

V

Comment l'homme a-t-il pu déchoir au point d'abandonner sa liberté naturelle primitive, seule garantie de la conservation de sa propre vie et prendre cet abandon pour du courage? C'est, de toute évidence, son intelligence qui l'a trompé.

L'intelligence de l'homme n'est pas toujours une garantie de sa raison. Elle l'entraîne souvent en des aventures chimériques contraires à ses intérêts et à sa sécurité. Eprise de surnaturel et de merveilleux, elle se complait aux fables les plus futiles et les plus niais. L'absurdité de ses théories imaginatives et la perversion qui en résulte, obscurcissent en l'homme la claire vision des réalités, au point de lui faire nier ce qui existe et affirmer ce qui n'existe pas. Tout à l'orgueil de penser, l'homme se grise de ses propres illusions. Il prétend tout savoir, tout comprendre et tout expliquer avant d'avoir rien étudié, comparé, expérimenté.

Au lieu de se laisser guider par le sûr instinct de la vie, par le réalisme et la vérité positive des choses qui établissent l'accord de la subjectivité avec l'objectivité qui la détermine, il préfère suivre, dans un vague idéalisme, les mensonges de son esprit. Il se crée ainsi préventivement, sur lui-même et le monde qui l'entoure, une conception arbitraire absolument contraire aux faits naturels et se livre, sans réserve, à l'ivresse de ses hypothèses qu'il prend pour des certitudes.

A travers les mirages menteurs d'une imagination extravagante, sa présomptueuse vanité le mène de sottise en sottise, aux pires aberrations, dont la guerre n'est pas la moindre.

Ainsi, par l'exercice irrrationnel du privilège de penser, la supériorité cérébrale de l'homme semble se transformer en infériorité vitale. Comment expliquer cela?...

Animal intellectuel par excellence, l'homme ayant la faculté d'objectiver ses idées, en use et en abuse. Il accorde aux créations idéalistes de son esprit, une importance et une réalité qu'elles n'ont pas. Malgré lui, il en subit l'influence, bonne ou mauvaise, suivant le

cas. Par une tendance mystique et puérile, résultant de son ignorance, il adopte de préférence les croyances qui l'éloignent le plus des lois physiques et des vérités naturelles.

Il imagine à plaisir des abstractions absolues, telles que : Dieu, Etat, Patrie, Propriété, Capital, etc., dont il s'exagère la valeur, sans se rendre compte que ces créations, purement idéales, ne sont que des formules représentatives, nées des besoins de son esprit généralisateur et spéculatif, mais n'ont rien de réel. Oubliant qu'il en est le créateur, il se subordonne à leur néant, et les place, imprudemment, au-dessus de lui-même, sans comprendre que, lui seul, étant l'être réel, concret et absolu, il ne peut ni ne doit rien admettre qui lui soit supérieur, sans prononcer sa propre déchéance et se nier lui-même.

Plus ou moins volontairement, il devient l'esclave, la victime et la dupe de ses propres croyances. Toutes les religions du passé le prouvent. La politique, religion du présent, ne fait pas exception. Aussi négative de la personnalité humaine que ses devancières, aussi éloignée des réalités positives, physiologiques et vitales, elle s'inspire d'une métaphysique sociale surannée et contre nature dont la morale est aussi fautive et les conséquences aussi néfastes. Elle présente, sous des formes nouvelles, les mêmes erreurs, les mêmes superstitions, et, par elle, toutes les fictions conventionnelles, absurdes, menteuses, violentes et meurtrières continuent de sévir sous des noms nouveaux.

La politique, comme toutes les religions qui la précèdent, n'est que la somme des préjugés, des erreurs et des traditions d'une époque, systématiquement groupés et codifiés par les malins, pour diriger, gouverner et exploiter les ignorants.

C'est la grande erreur vitale dans laquelle l'homme seul pouvait tomber; puisque, lui seul, en substituant son intelligence à son instinct, pouvait prétendre soumettre la direction de ses actes à des mobiles extérieurs et étrangers à lui-même et régenter sa vie par des lois

arbitraires et artificielles, en opposition absolue avec les lois naturelles.

Ainsi, l'intelligence aveuglée par sa superbe, après avoir faussé l'instinct de conservation; après l'avoir asservi à ses caprices et à ses folies dominatrices, reste totalement incapable de le remplacer pour la défense vitale. Et l'homme, privé de son guide essentiel et naturel, livré à tous les excès de son intellect, ne sait plus et ne peut plus, dans la confusion de ses idées en conflit avec ses instincts, utiliser judicieusement sa volonté, sa force et sa combativité pour son salut.

Affolé par tous les dangers qui le harcèlent, dont il ne comprend pas les causes qui viennent de lui, il ne sait plus que tourner sa fureur contre lui-même et se livrer à la mort en recherchant la vie.

Cela est triste à dire; mais, les peuples sont tellement trahis par leurs dirigeants, abrutis par leurs superstitions politiques et nationales, dénaturés par la discipline collective, aveuglés par l'ignorance et avilis par l'obéissance, qu'ils sont persuadés que la guerre est le seul moyen de lutter contre les dangers et les ennemis imaginaires dont elle seule constitue la réalité. Et, ce qui est pire, c'est que la guerre (c'est-à-dire le véritable danger), une fois déchaînée par les chefs (c'est-à-dire les véritables ennemis), les peuples sont incapables de réagir et restent tout aussi impuissants à faire cesser la tuerie qu'il le furent à l'empêcher de commencer.

Pour si effroyable que cela soit, il est certain que si les gouvernants voulaient, ils pourraient indéfiniment prolonger le conflit et faire s'entretuer tous leurs peuples jusqu'à la mort du dernier combattant. Ils ne vont pas jusqu'à cette extrémité, non par humanité ni par raison, mais par intérêt.

Il leur faut conserver un certain nombre d'esclaves dont ils ne peuvent se passer et il ne leur servirait à rien de régner sur un cimetière.

Vive la Vie!

I

Si l'intelligence humaine, égarée dans ses propres rêves, a pu évincer momentanément l'instinct vital du rôle de direction qui lui appartenait, elle n'a pu l'éliminer complètement ni se soustraire elle-même à son influence salutaire. Heureusement, pour la conservation de l'espèce humaine, cette influence reste grande et ne fait qu'augmenter, très lentement, il est vrai, avec le savoir et l'expérience de l'homme.

Cette influence, c'est la morale.

Non la morale religieuse, homicide et féroce, qui sacrifie l'homme à son dieu; ni la morale légale, violente et tyrannique, qui le sacrifie à la Loi; pas davantage la morale abstraite et menteuse des sophistes qui, au besoin, le sacrifierai à lui-même. Mais, la simple morale naturelle de la vie qui, ne reconnaissant comme dieu, comme loi et comme vérité que le seul individu, ne saurait, par conséquent, le sacrifier à rien ni à personne, puisqu'elle ne place rien au-dessus de lui.

La morale est inhérente à la vie. C'est par l'instinct vital, dont l'égoïsme est la manifestation légitime, que tous les êtres animés affirment et proclament, sans même s'en douter, la morale comme loi de la vie.

Par les mots : instinct, égoïsme, morale, comme par ceux d'intelligence, raison et science, il ne faut pas entendre des facultés distinctes ou étrangères l'une à l'autre. Il faut entendre les stades successifs de la mentalité humaine, depuis la phase purement bestiale du début, jusqu'à notre époque relativement scientifique. En fait, l'instinct, l'égoïsme et la morale, comme l'intelligence, la raison et la science, ne sont que les aspects divers de l'évolution vitale et mentale de l'homme et se résument en ce seul mot : la vie.

Pour la commodité du langage et la lucidité de l'exposé du processus vital, moral, intellectuel et scientifique, il est indispensable de les différencier en les séparant, pour mieux démontrer leur identité de principe d'origine et de but qui se confond avec l'égoïsme, manifestation vitale du moi.

Dans le sens élevé du mot, l'égoïsme est la loi des êtres. Le seul fait d'exister constitue l'acte essentiel et primordial d'égoïsme. La vie individuelle est la réalisation d'un égoïsme.

Tous les êtres vivants ont pour premier principe de vivre et ce principe, ou instinct de conservation, se présente impérieusement sous la forme égoïste. Tout part du moi et tout y revient. Il n'est pas une sensation, une pensée, un sentiment, un désir, une volonté, un acte qui ne provienne de soi-même, par conséquent de l'égoïsme, attestation morale instinctive de la vie dans le moi.

Tout acte qui ne serait pas égoïste, c'est-à-dire, qui n'aurait pas comme déterminant un motif, un désir ou un besoin personnel de l'accomplir, serait un acte machinal et absurde, n'ayant rien d'humain ni de vivant et ne saurait convenir qu'à un automate.

L'égoïsme se présente ainsi comme l'unique expression de l'instinct vital du moi, le facteur de toute volition et la cause première de toute morale et de toute vérité.

A travers les ténèbres d'une animalité obtuse où, durant des millénaires, se débattit l'être humain, avec son instinct vital pour seul guide il recherchait, comme *bon*, tout ce qui favorisait et conservait sa vie; il fuyait, comme *mauvais*, tout ce qui la contrariait ou la menaçait.

Par ce discernement des conditions utiles ou nuisibles à la vie de l'individu, l'instinct vital, ou égoïsme, identification active et intelligente de la vie dans le moi, établissait la notion du *bien* et du *mal*, du *bon* et du *mauvais*, et s'identifiait, en la créant, avec la morale.

Ainsi apparut dans le monde, sous sa forme première égoïste, physiologique et naturelle, la morale vitale, pratiquée par tous les êtres vivants, comme l'affirmation même de la vie dans le moi, se manifestant par la nécessité impérieuse d'y persévérer.

L'interprétation de cette loi évidente se peut donc traduire par cette simple formule. La morale, c'est la vie.

Mais, l'homme ne devait pas s'arrêter à ce stade instinctif où tous les animaux semblent devoir rester. Doué d'une intelligence plus active et plus large, il reconnut que, s'il était *bon de vivre*, pour *pouvoir, vivre*, il était surtout *bon de savoir*. Et la science, issue à son tour de l'instinct et de la morale, fit son apparition dans le monde comme le complément logique, nécessaire au développement normal de la vie humaine.

En induisant l'homme à confondre *le bien* et *le mal*, l'ignorance est la cause de beaucoup de maux. En lui permettant de distinguer et de choisir entre *le bien* et *le mal*, le savoir est la cause de beaucoup de bien. En conséquence, la science ne pouvait être, naturellement, que le principal auxiliaire de la morale et le meilleur guide de la vie.

Est-elle restée fidèle à ce rôle naturel? Pas toujours. La science considérée seulement comme l'acquisition du savoir par la recherche, l'étude, l'observation et l'expérimentation des faits, même en s'appuyant sur les données positives de la vie, peut, néanmoins devenir négative de la vie. Elle n'est encore qu'un moyen dont les fins restent soumises à la volonté de ceux qui en disposent. Tout individu et tout groupe d'individus sera toujours tenté d'utiliser la science qu'il possède pour le succès de ses intérêts particuliers. Si ces intérêts ne sont pas en accord avec les intérêts généraux de la vie et de l'humanité, voilà la science engagée dans le conflit vital et moral du bien et du mal et risquant de devenir l'antagoniste de la vie dont elle émane.

La science, au moins dans ses conséquences et ses applications, peut donc errer, être faussée, mentir et faillir à ses fins naturelles qui sont la protection de la vie. Quel sera donc, pour elle, le critérium certain de la vérité? La science a son origine dans la morale qui a son origine dans la vie; toutes deux partent du même point essentiel: la Vie, pour arriver au même but essentiel: la Vie. La seule vérité pour elles sera donc toujours la Vie.

Ainsi considérée, la science n'est et ne peut être que l'expression de la morale vitale créant, d'abord, la première notion véridique du *savoir instinctif de la vie* qui précède le savoir conscient. Cette première notion contenait virtuellement, en puissance, toutes les connaissances ultérieures dont le développement nécessaire, amplifié par l'intelligence, est devenu ce que nous nommons aujourd'hui la science.

La science ne peut donc cesser d'être morale et vitale sans faillir à ses origines et à sa mission naturelle. Or, quand nous la voyons tout entière accaparée par les bandits puissants qui gouvernent les peuples et l'ont pliée au service de leurs ambitions meurtrières; quand on sait qu'elle est sans cesse occupée à préparer leurs œuvres de mort et à chercher sans trêve, pour le compte

des massacreurs d'hommes qui la paient, des moyens de destruction toujours plus grands, plus puissants et plus inévitables; quand on sent que le moment est proche où elle n'hésitera pas, si elle y est requise *par les maîtres*, à anéantir la Civilisation (1); on a le droit et le devoir de proclamer hautement et hardiment, que la science, prostituée aux barbares et aux assassins qui exploitent les peuples, a trahi tout à la fois l'humanité et la Vie.

Je ne puis ici m'étendre davantage sur cette question. Je dois me borner à la résumer en affirmant que toute loi, toute morale et toute science qui vont à l'encontre de l'instinct, de l'égoïsme et de la vie sont fausses et dangereuses; car la vie seule est la source de toute morale, de toute science, de toute vérité et de toute certitude.

**

II

C'est pourquoi la guerre, si douloureuse, si destructive, si meurtrière et si diamétralement opposée à la vie, ne peut être que la plus criminelle des erreurs.

Qu'elle se réclame de Dieu, du roi, de la loi ou de la patrie, elle n'est pas plus recommandable ni plus légitime et reste tout aussi fautive et aussi sacrilège, par rapport à l'individu, dont elle sacrifie l'existence pour

(1) Sous le titre : *Ce que serait une nouvelle guerre*, l'*Eclaircur de Nice* du 21 septembre 1924 a publié l'entrefilet suivant : Philadelphie, 20 septembre. — Le général Squier a déclaré aux savants assemblés à Philadelphie que, si une guerre éclatait, des gaz empoisonnés ou soporifères seraient répandus par des avions dirigés par T. S. F. « Il suffirait, dit le général, de quelques appareils pour endormir ou empoisonner toute une nation en deux ou trois jours. »

des fictions ineptes et sans réalité. L'individu assez ignorant, assez superstitieux ou assez abruti pour placer ces créations chimériques au-dessus de lui-même, prouve qu'il n'a pas conscience de l'importance unique de sa vie et n'en comprend pas l'inestimable valeur.

La vie, seule, est une réalité éternelle dont l'individu est la représentation passagère, mais effective. Rien au monde, pas même la *Vie abstraite* ne peut être placée au-dessus de *l'individu* concret qui l'incarne et la réalise.

Il serait absurde de dire : Le devoir des vivants est de mourir pour la Vie. Il ne l'est pas moins de dire : Le devoir des Français est de mourir pour la France. Car, en somme, la Vie n'a de réalité que par les vivants, et la France n'existe que par les Français. Tuer des vivants, c'est détruire la vie; tuer ou faire tuer des Français, c'est détruire de la France.

On a honte d'avoir à exprimer des choses si simples, qu'à défaut de logique et de raisonnement, l'instinct de conservation devrait suffire à faire sentir, sinon à comprendre. Mais, l'individu moderne est si totalement dénaturé par le dressage politique imposé par ses maîtres, qu'il n'a plus conscience de lui-même. Il ne se rend pas compte que sa vie propre est, pour lui, la chose capitale. Qu'on ne connaît rien et qu'il n'est rien en dehors de la vie ni au-dessus. Qu'elle domine tout. Qu'elle est tout!

Au lieu d'obéir à l'instinct sacré qui réside en lui-même et est l'essence de son être; au lieu de vivre librement et pleinement sa vie, pour réaliser son idéal en se réalisant lui-même, dans l'épanouissement de toutes ses forces, aux cris joyeux de *Vive la Vie! Vive moi-même!* il marche stupidement à la mort, en gueulant : *Vive la France!* ou *Vive l'Allemagne!* *Vive ceci!* ou *vive cela!* sans se douter de la vanité de sa prétention qui consiste à mourir pour faire vivre des mots.

France, Allemagne, Angleterre, Italie, Russie, etc., sont des expressions géographiques, politiques et métaphysiques parfaitement conventionnelles et irréelles. Se sacrifier pour ces vocables est bien la pire des folies.

Il y a vingt siècles, la France, l'Allemagne, etc. étaient inconnues. Dans vingt siècles, elles seront oubliées. L'humanité, par contre, vivait avant et vivra après ces formules passagères pour lesquelles, cependant, tant d'hommes auront inutilement péri. Si l'on récapitulait le nombre des hommes qui, au cours de l'histoire se sont sacrifiés ou ont été sacrifiés aux conceptions religieuses, politiques et nationales d'un moment aussi peu durable qu'eux-mêmes; on ne sait de quoi on serait le plus frappé : ou de la vanité de leur effort ou de celle de son motif.

Les empires les plus puissants se sont effondrés; les civilisations les plus brillantes se sont éteintes; les religions les plus absolues se sont transformées; toutes ces créations artificielles de l'imagination, de la vanité, de l'ambition et de l'orgueil des hommes se sont dissipées sous l'action supérieure de la Vie qui ne supporte pas l'immobilité factice des choses, mais les emporte, malgré tout, au néant, dans le tourbillon de son mouvement éternel.

Tout passe : les civilisations, les religions, les nations et les patries; les dieux, les rois, les maîtres et les esclaves. Tout doit vivre; mais rien ne peut durer, car tout est éphémère.

* * *

III

L'individu aussi est éphémère; mais il est, réellement. Il est, dans le présent, par lui-même. Il fût, dans le passé, par son ascendance. Il sera, dans l'avenir, par sa postérité. Il n'est pas une vaine formule ni un vague signe, tracé par l'imagination sur le sable mouvant de l'histoire ou de la politique. C'est un être réel et vivant qui vient du fond des temps, par la chaîne

ininterrompue de la Vie qui le rattache à l'éternité. Il vit, et sa loi est de vivre, pour développer dans l'infini du devenir toutes les virtualités qu'il contient.

Sa mort prématurée anéantit les multiplications éternelles des formes et des combinaisons vitales dont il est le générateur; qui pouvaient, qui devaient être, et qui ne seront pas, s'il meurt avant d'avoir accompli sa mission de reproduction vitale.

La destruction des êtres jeunes constitue contre la vie, le plus grave des attentats, si l'on considère toute l'importance vitale du présent et du futur humain qu'ils contiennent en eux et qu'on anéantit d'un seul coup, pour le triomphe illusoire d'un mot inerte et nul.

Etre ou ne pas être? Là est la question. Et, en effet, c'est bien la seule question qui domine toutes les autres.

Si l'individu estimait sa vie à sa véritable valeur qui dépasse celle de toutes choses; puisqu'elles les contient toutes; il ne la subordonnerait jamais à ses conceptions religieuses, politiques, métaphysiques ou sociales. Il n'en abandonnerait pas la direction aux mauvais bergers qui le trompent et l'exploitent. Plus attentif et plus docile aux impulsions positives et naturelles de l'instinct de conservation qui ne peuvent le tromper; il sentirait que, dans l'ordre des biens à défendre et à conserver, il doit, avant tout, placer la liberté et la vie.

* * *

IV

Il est certain que la guerre constitue un grave danger pour la vie de tous ceux qui y participent directement. Or, le premier devoir de tout être, étant de défendre et de conserver sa liberté et sa vie; chacun devrait envisager la guerre comme une anomalie monstrueuse en contradiction absolue avec ce devoir primordial de conservation.

Sans aucun doute, si chaque individu agissait naturellement, suivant la loi supérieure de l'instinct vital, il ne se laisserait jamais entraîner à ces grands massacres collectifs de la guerre, organisés par la cupidité et l'ambition des dirigeants. Son premier acte d'affirmation vitale, porterait d'abord, contre tous ceux qui, de gré ou de force, tenteraient de l'enrôler en lui conseillant ou lui imposant le sacrifice de sa vie pour la défense de leurs intérêts. Aux appels intéressés des prédicateurs patriotes, aux injonctions comminatoires des enrôleurs, aux exhortations enflammées des bourreurs de crâne de la Presse et du Gouvernement; il répondrait tranquillement : Après vous, Messieurs les patriophages! Partez les premiers! Et, personne ne partirait. Qui s'en plaindrait?

Il est évident, qu'en dehors de quelques brutes inférieures qui ont choisi la guerre comme métier, et de quelques gredins qui la désirent par esprit de lucre; tout le monde, en général, la redoute.

Ce n'est pas seulement l'instinct de conservation qui répudie la guerre; tout la réprouve et la condamne. La raison, la philosophie, la morale, l'intérêt et le simple bon sens se révoltent contre cette entreprise imbécile de meurtre et de pillage qui ne peut aboutir qu'à des massacres et des destructions inouïes au seul profit des bandits de gouvernement qui l'ont organisée.

Chacun sent, en soi-même, une profonde répulsion pour cette lutte stupide qui ne rime à rien et ne mène qu'à la ruine des peuples et à la mort des individus. Chacun ne demanderait qu'à s'en abstenir, s'il n'était contraint d'y participer par tout un réseau d'influences difficile à rompre. Enchaîné par les préjugés, les coutumes, les lois, les faux sentiments; et aussi par une foule de petits intérêts, l'individu est amené progressivement à l'idée de la guerre, par une gradation insensible, savamment calculée et réglée par les gouvernants.

Cependant, malgré les mensonges d'une fausse éducation; les excitations de la vanité, l'ivresse de la gloire, les rhétoriques belliqueuses et tout le tam-tam patriotique, l'individu est subitement dégrisé, lorsqu'il se trouve réellement en face du danger. Devant la mort imminente, l'instinct profond de son être se révolte et se dresse dans une suprême négation du néant. Au moment décisif où la vie se sent prise dans l'affreux traquenard dont le cruel réalisme ne laisse place à aucune illusion, les fictions patriotiques et les rêves de gloire apparaissent dans toute la laideur de leur mensonge. Leur noire stupidité se dissipe comme l'ombre, devant la radieuse clarté de la vie qui, avant de s'éteindre pour toujours, brille aux yeux de l'individu, dans un ultime éclair de beauté. Et, par une intense et fulgurante vision, l'individu transporté dans la splendeur de la lumineuse vérité, ne voit plus, ne sent plus, ne comprend plus, ne veut plus qu'une seule chose : Vivre! Vivre!! Vivre!!!

Ah! comme il voudrait bien, à cet instant, être libre et s'en aller gaiement vers les solitudes apaisantes ou la nature maternelle convie tous ses enfants aux doux festins d'amour et de vie. Comme il voudrait bien fuir loin du champ de carnage où, dans l'horreur d'une tuerie enragée il va falloir si stupidement mourir, alors que la vie est si belle et si bonne.

Il n'est plus temps. Il faut marcher à l'honneur, à la gloire, au sacrifice. *Il faut marcher pour la Patrie.* Et, comme on ne peut pas reculer; que les mitrailleuses de l'arrière sont encore plus, implacables que celles de l'avant, on se rue aveuglement dans la mêlée et dans la mort, en essayant de se persuader qu'on est un héros, pour n'être pas obligé de s'avouer qu'on est une dupe..

Lux.

G. DUPIN (Ermenonville)

LA GUERRE INFERNALE

Nouvelle édition revue et augmentée.

PRIX : franco-recommandé, 5 fr. 40.

En vente à la *Brochure Mensuelle*, 39, rue de Bretagne, Paris. — Chèque postal : 239-02 - Bidault.

Opinions :

« Gustave Dupin, l'auteur de la pathétique *Guerre Infernale*, un des plus terribles réquisitoires contre la guerre et contre la société... » ROMAIN ROLLAND (*Les Précurseurs*).

« M. Gustave Dupin, dont on connaît *Les Robinsons de la Paix* et *La Guerre Infernale*, ce puissant réquisitoire si copieusement nourri de documents et de faits, écrit parfois aussi en vers. C'est qu'il a une âme de propagandiste et qu'il sait que les paroles condensées sous la forme poétique sont facilement mémorables. Mais il ne chante pas la douceur des paysages virgiliens. Il formule durement, implacablement ses inimitiés sous forme de quatrains qui semblent autant d'écrêteaux accrochés sur la poitrine des hommes qu'il accuse... On n'a pas l'habitude de voir un écrivain marquer avec autant d'indépendance qu'il n'a besoin de personne. » PAUL REBOUX (*Le Journal du Peuple*).

« Mais je suis persuadé que ce livre trop franc et trop fort irritera la majorité des lecteurs : c'est un appel continué à la conscience; à moins de se dérober, le lecteur ne peut s'empêcher de réfléchir, de rentrer en lui-même, de reconnaître qu'il est tout imbu de préjugés sociaux, qu'on le trompe et qu'il se laisse tromper. Combien auront le courage d'infliger ce supplice à leur vanité? » JACQUES MESNIL (*L'Humanité*, 22 août 1920).

« *La Guerre Infernale*, de Gustave Dupin (Ermenonville), est peut-être le plus beau et le meilleur livre qu'on ait écrit, jusqu'à présent, sur la guerre.

« La guerre n'est qu'un affreux malentendu qui n'existerait pas si les hommes en comprenaient l'inanité. Il n'est que juste de la maudire; mais il serait plus utile de la comprendre puisque, de ce fait, elle serait annulée. C'est à quoi répond très bien la belle étude d'Ermenonville.

« Je résumerai succinctement mon opinion sur ce livre en formulant simplement le souhait de le voir dans toutes les mains. » Lux.

GRILLOT GIVRY

LE CHRIST ET LA PATRIE

PRIX : 7 FR. 50 — FRANCO : 7 FR. 90

Sous le titre : *Le Christ et la Patrie*, Grillot de Givry a fait paraître, il y a une douzaine d'années déjà, un livre pacifiste qui a obtenu fort peu de succès. La paix était alors considérée comme une utopie.

Les événements de 1914-1918 ont donné à ce livre un regain d'actualité. Les volumes invendus, que l'ancien éditeur se disposait à mettre au pilon, ont été si vite enlevés, que la librairie A. Delpeuch, 51, rue de Babylone, à Paris, a jugé à propos de publier une nouvelle édition, augmentée d'une préface et de notes.

La thèse de l'auteur est que le Christ a dit aux hommes de s'aimer les uns les autres; que l'idée de patrie, au contraire, divise les hommes en fractions ennemies, dont chacune se croit supérieure aux autres et cherche à les dominer. C'est une idée anti-chrétienne, génératrice de la guerre. Il faut la combattre à tout prix.

Grillot de Givry est un catholique fervent. Ses arguments n'en ont que plus de valeur. Il traite le drapeau d'« emblème du sang versé et à répandre, emblème que l'on promène comme un ostensorio, avec rebondissement de grosse caisse, et que l'on présente comme une idole à l'adoration des foules hébétées. »

C'est cette adoration du drapeau, ajoute l'auteur, c'est ce fanatisme de l'uniforme et de la guerre, qui, revêtant toutes les apparences d'une religion, a joué l'Eglise catholique. Etre patriote, c'est trahir le Christ.

Telle est la thèse. Elle est hardie; mais son développement est suggestif, en raison des arguments qu'il procure à ceux qui, catholiques ou non, ont entrepris la noble tâche de faire haïr la guerre et d'en conjurer le retour.

Le livre de Grillot de Givry doit être entre les mains de tout internationaliste.

C'EST LE BREVIAIRE DE LA PAIX.